

Soyons de notre temps

Autor(en): **J.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **44 (1906)**

Heft 44

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-203750>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT: Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES: Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Soyons de notre temps.

Hélas, que j'en ai vu mourir de belles choses !
C'est le destin. Il faut une proie au trépas.
Il faut que le temps passe en effeuillant les roses,
Il faut...

Il faut en prendre notre parti, quelque peine
que nous y ayons. Les revenants font triste
figure au milieu des vivants; et c'est leur
rendre un bien mauvais service que de les for-
cer malgré eux — car ils ne le demandent pas
— à sortir du tombeau. Gardons-leur un pieux
souvenir, mais, de grâce, laissons-les reposer
en paix. On vit le présent; on ne vit pas l'avenir;
on revit moins encore le passé. Si nous pouvons
en quelque mesure — oh! combien petite —
agir sur l'avenir, nous ne pouvons plus rien
changer au passé; le cataloguer, voilà tout.

Nos journaux annoncent qu'une dame se pro-
pose de remettre en honneur le rouet de nos
grands-mères. Et M^{me} Burnat-Provins, l'aimable
et active initiatrice de la « Ligue pour la beauté »
et, si nous ne nous trompons, membre non moins
actif du Comité de la « Ligue pour la conserva-
tion de la Suisse pittoresque », applaudit des
deux mains à l'intention.

Nous regrettons de ne pouvoir nous associer
à ces applaudissements. L'idée de « Julie-Elise
de la Maison d'En-bas », c'est le pseudonyme de
la dame en question qui, entre parenthèses, n'eût
rien risqué à signer de son vrai nom, part d'un
bon naturel, mais elle ne nous semble pas heu-
reuse. La machine à filer a tué le rouet, comme
la vieille diligence fut tuée par la locomotive à
vapeur, qui le sera à son tour par la locomotive
électrique; le gaz d'abord, l'électricité ensuite,
ont tué les quinquets de nos pères.

C'est le destin...

Chaque invention nouvelle a créé de nouvelles
conditions d'existence, un milieu qui lui est
propre. Pour remettre en honneur n'importe
lequel de nos vieux usages, il faut aussi remettre
en honneur le cadre et les personnes qui lui
conviennent. Or c'est impossible, sinon très dif-
ficile. On exhamera des galetas, où ils dorment
sous la poussière et sous les ans, les vieux rouets
silencieux, on en confectionnera avec art de
nouveaux, mais on ne ressuscitera pas les
fileuses de jadis, sédentaires et aux goûts sim-
ples et modestes. Nous croyons que les cause-
ries philosophiques de nos dames et de nos de-
moiselles d'aujourd'hui produiront avec le ron-
flement du rouet une drôle de musique. Et puis,
nous ne voyons pas nos jeunes filles filant à la
clarté brillante d'une lampe de seize ou de
trente-deux bougies. On ne songe pourtant point
à reprendre les quinquets fumeux, ni même
la lampe à huile. Enfin, il n'y a pas à dire,
les pieds de nos demoiselles, qui n'ont de com-
mun avec ceux de leurs grands-mères que leur
petitesse et leur élégance, sont destinés à faire
tourner, sur les grandes roues poussiéreuses,
les roues dévorantes de la bicyclette et non celle
du rouet. Ce n'est plus du lin que filent nos de-
moiselles, ce sont des kilomètres.

« A ce cours de filage, dit aussi M^{me} Burnat-
Provins, dans sa lettre aux journaux, se join-
dront des leçons facultatives de patois vaudois ».

Des « leçons de patois »! Vous dites bien « le-
çons », madame? Vrai, ces deux mots nous
laissent rêveur. A-t-on jamais enseigné le pa-
tois? Se peut-il enseigner? On le sait ou on ne
le sait pas. Mais on ne l'apprend pas. Il n'y a
que les philologues qui l'étudient, comme on
étudie l'archéologie; mais ce n'est point pour le
parler — ils ne sauraient pas — c'est pour le
classer, pour le disséquer.

Ah! ce bon vieux patois, personne ne lui fut,
ne lui est plus fidèle que le *Conteur*. Ce sont
deux vieux camarades; ils ne pourraient vivre
l'un sans l'autre. Mais ils ne se font pas d'illu-
sions, ils savent

... que le temps passe en effeuillant les roses.

Le *Conteur* entoure d'une tendre sollicitude
son vieil ami, il s'efforce de lui cacher et d'adou-
cir la cruauté d'une longue et pénible agonie. Il
ne demande qu'à vivre assez, pour lui fermer
les yeux et accompagner son convoi, dût-il être
seul à le suivre. Après... Eh bien, après?...

Jamais le *Conteur* n'a songé à créer des
leçons et des cours de patois. Il sait bien que ça
ne prendrait pas.

Et si M^{me} Julie-Elise réussit à faire des prosé-
lytes, si nos jeunes filles se remettent au rouet,
qu'on ne s'y trompe point, ce ne sera pas pour
filer de bon « fil souple et solide », ni par amour
ou piété pour un passé qu'elles n'ont pas connu
et qui ne leur chaut guère, mais bien plutôt
par pur snobisme et — ne souriez pas — parce
que pour elles ce sera du « nouveau ». Ajour-
d'hui, il n'y a que le nouveau qui prenne. Mais
rien n'est plus éphémère.

Après avoir repassé quelques jours au soleil,
les rouets, anciens et neufs, reprendront le che-
min du grenier ou de quelque boutique de bric-
à-brac. Et l'initiative de la dame de la « Maison
d'En-bas » n'aura servi qu'à prouver une fois de
plus que le passé est mort et que le temps qui
court ne lui appartient plus.

En définitive, de quoi s'agit-il? De rendre à
la vie un peu de cette poésie qui semble lui
échapper de plus en plus et qui pourtant en
est un des charmes précieux. Pourquoi la
chercher toujours dans le passé, cette poésie,
comme si elle n'était que là? Il faut nous délier;
nous sommes un peu le jouet d'une véritable
illusion. C'est de leur seul éloignement sou-
vent que certaines choses tiennent toute leur
poésie. Il en est d'elles comme des personnes
qui nous ont quitté pour toujours: c'est seule-
ment alors qu'elles nous paraissent sans défauts.
Il faut mourir pour qu'on veuille bien vous re-
connaître quelque mérite.

Eh bien, c'est un grand tort cela. Il ne tient
qu'à nous de nous en corriger. Apprenons à ap-
précier et à aimer nos semblables tandis qu'ils
sont vivants, tandis que nous pouvons jouir de
leurs qualités et les faire profiter de nos nôtres,
ce qui est une seconde jouissance. De même ne
perdons pas notre temps et nos efforts à des

résurrections éphémères d'usages et de façons
de vivre qui ont fini leur règne et qui seraient
tout dépaysés dans notre société nouvelle.

Apprenons à apprécier et à aimer, comme les
gens, les choses de notre époque; cherchons-en
la poésie, car elles en ont une, certainement.
Ne laissons pas à nos petits-neveux, qui la trou-
veront pour sûr ainsi que nous avons trouvée
celle du soi-disant « bon » vieux temps, le soin
de découvrir cette poésie. Eh! que diable, le
ciel n'est-il pas toujours bleu, le soleil brillant
et chaud, les prés verts, les arbres fleuris au
printemps et d'or en automne; les ruisselets ne
gazouillent-ils plus sous les taillis; n'entend-
on plus dans les branches le joyeux babillage des
oiseaux? Que voulez-vous de plus? Imitons la
nature. Quel plaisir avons-nous à passer notre
vie dans des cimetières, à verser de vaines lar-
mes sur les ruines d'un passé à jamais fini?

La vie n'est pas seulement aux enfiévrés, aux
égoïstes, aux « affairistes » qui la méconnaissent
et qui la gâtent; elle est avant tout à ceux qui
l'aiment et qui savent en jouir. Soyons de ceux-
là. Et vive le présent!

J. M.

De cause à effet. — Ceci se passe en France.

Un contrôleur se présente à la portière d'un
compartment de première classe.

— Vos billets, messieurs, s'il vous plaît!

Un monsieur sort avec affectation une carte
de circulation gratuite, la présente à l'employé
et, après avoir jeté sur ses compagnons de route
un regard protecteur, dit, de manière à être en-
tendu de tout le monde:

— Député!

Un autre voyageur, présentant avec une hu-
milité railleuse son billet pris au guichet:

— Électeur!

L'homme à la colonne. — Le peintre Cour-
bet, célèbre par son talent et par le renverse-
ment de la colonne Vendôme, habita longtemps,
on le sait, notre pays, la Tour-de-Peilz. Il dîna
un jour chez un de ses voisins. La conversation
tombe sur le tableau de Gleyre, « Hercule aux
pieds d'Omphale ».

— Beau tableau, dit Courbet, très beau ta-
bleau; mais il y a dans la perspective je ne
sais quoi qui ne me revient pas... le fond est
manqué; il y a trop de colonnes.

Un enfant de l'ami du peintre avait entendu
la remarque. Lorsque Courbet fut parti, le gam-
in dit à son père:

— Dis donc, papa, ce monsieur veut donc
renverser toutes les colonnes?

Le Palais de Rumine.

On inaugure aujourd'hui le palais de Rumi-
ne, à Lausanne. Ce bel édifice est déjà
familier à beaucoup de monde. Il s'ouvrit
pour la première fois au public, il y a deux ans,
lors de l'Exposition nationale de peinture et de
sculpture, installée dans ces salles qui ne se
désemplissent plus, depuis que le Musée can-